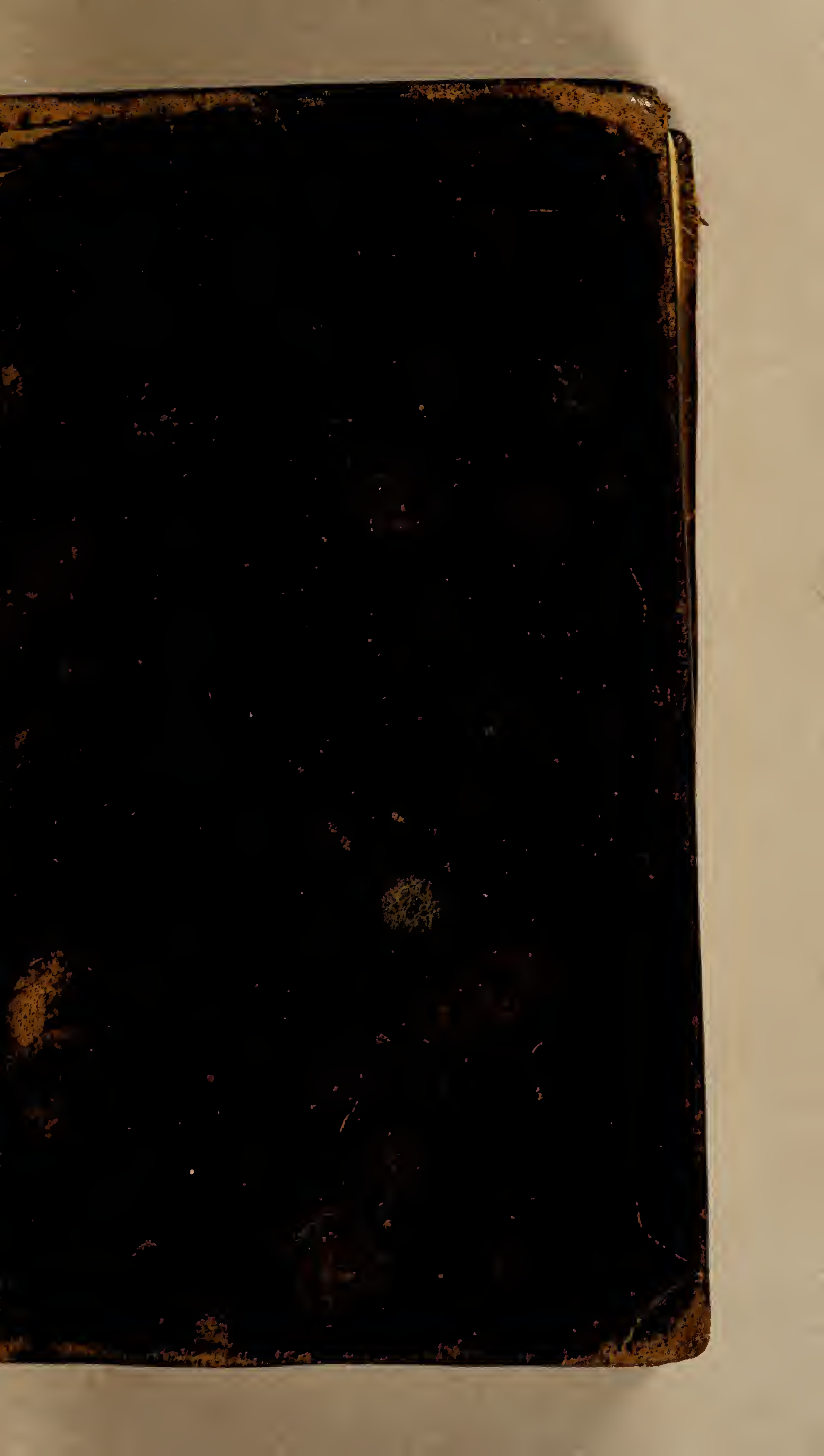



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE,

Par M. Deodati.

TOME PREMIER.

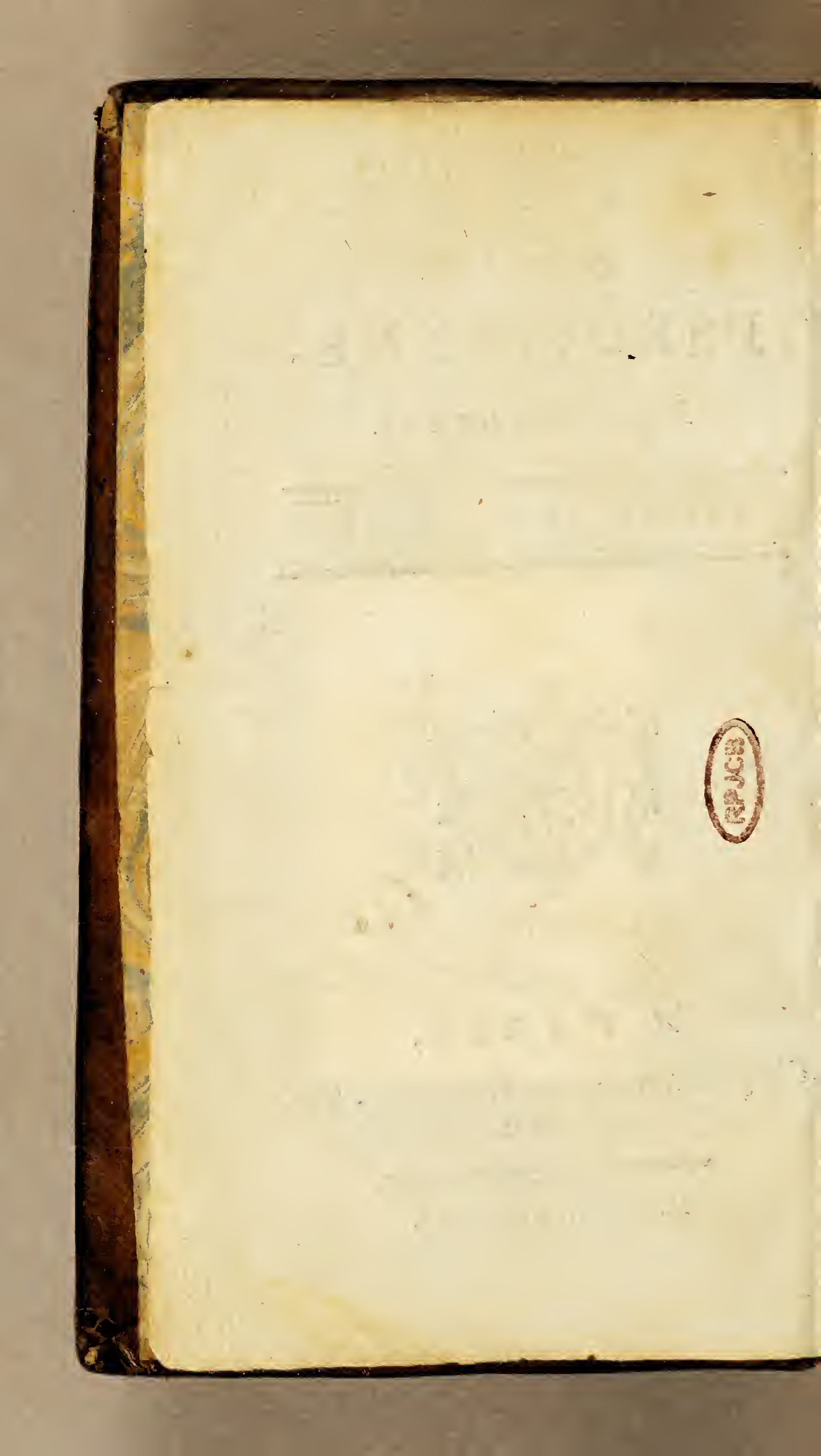


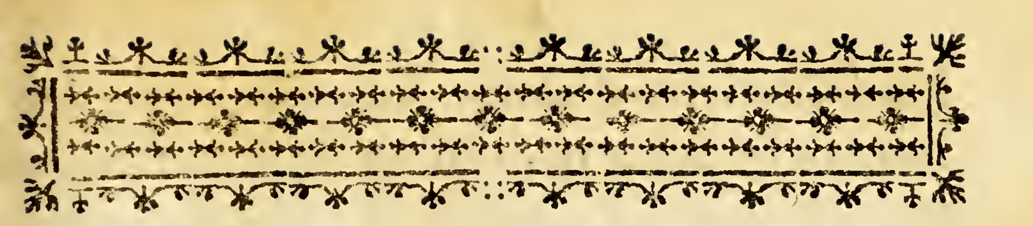
Mascarenhas Godins Azeve
do Lobo Silva e Brito

A PARIS,

Chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXII.


RPJCB



INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de peuple, dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité, ſoient auſſi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'hiſtoire de quatre ſiecles.

Mancocapac, ſelon la tradition de ces peuples, fut leur légiſlateur & leur premier *Inca*. Le ſoleil, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-tems, leur envoya du ciel deux de ſes enfans, un fils & une fille, pour leur donner des loix, & les engager, en formant des villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raiſonnables.

C'eſt donc à *Mancocapac*, & à ſa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que

les Péruviens doivent les principes, les mœurs & les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorſque l'avarice du ſein d'un monde, dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jetta ſur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur ſiecle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Péruviens lors de la deſcente des Eſpagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur royaume, & détruiroient leur religion.*

Quoique l'aſtronomie fût une des principales connoiſſances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainſi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la lune, & ſur-tout quelques cometes, avoient répandu la terreur parmi eux; une aigle pourſuivie par d'autres oiſeaux, la mer ſortie de ſes bornes, tout enfin rendoit l'oracle auſſi infaillible que funeſte.

Le fils aîné du ſeptieme des *Incas*, donc le nom annonçoit dans la langue péruvienne la fatalité de ſon époque, (*a*) avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le ſpectre juſqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laiſſe: tout cela avoit effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du ſoleil, frere de *Manco-capac*, & qu'il s'appelloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheureuſement conſervée parmi les Péruviens; & dès qu'ils virent les Eſpagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & montés ſur des animaux, dont ils n'avoient jamais connu l'eſpece, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit fils du ſoleil; & c'eſt de-là que l'uſurpateur ſe fit donner par les ambaſſadeurs qu'il leur envoya le titre de deſcendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux: le peuple eſt par-tout le même. Les Eſpagnols furent reconnus preſque généralement pour des

---

(*a*) Il s'appelloit *Yahuarhuocac*, ce qui ſignifioit littéralement *Pleure-ſang*.

Dieux, (*a*) dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus confidérables & les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Efpagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monftres domptés, qui partageoient leur refpect, & peut-être leur culte, fe nourriffoient de métaux, ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poffédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On fe borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Efpagnols à les féduire.

Quelque hommage que les Péruviens euffent rendu à leurs tyrans, ils avoient

(*a*) Dans ce mot *Déï*, compofé de deux fyllabes, outre l'accent aigu que nous avons mis, en conféquence de notre regle, fur la lettre *e*, pour faire fentir que c'étoit la fyllabe longue, nous avons eu la précaution de mettre fur la lettre *i*, qui forme la derniere fyllabe de ce mot, deux points, pour empêcher qu'on ne le confondît avec l'article ou prépofition *déi*, qui ne fait qu'une fyllabe, & dans laquelle la lettre *e* eft pareillement accentuée pour marquer que c'eft la voyelle qui y domine.

trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis & demandant grace, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laisserent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires* (s'écrie Montagne, (*a*) en se rappellant le vil objet de ces conquêtes) *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pousserent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des espaces infinis avoient séparé les villes du soleil de notre monde, elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

(*a*) Tom. V. chap. VI des Coches.

Quel ſpectacle pour les Eſpagnols, que les jardins du temple du ſoleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal; un nombre infini de ſtatues couvertes de pierres précieuſes, & quantité d'autres richeſſes inconnues juſqu'alors éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné, en donnant un libre cours à leurs cruautés. Ils oublierent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyſe auſſi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue néceſſaire aux lettres qui vont ſuivre.

Ces peuples étoient en général francs & humains; l'attachement qu'ils avoient pour leur religion, les rendoient obſervateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du ſoleil qu'ils adoroient.

Quoique cet aſtre fût le ſeul Dieu auquel ils euſſent érigé des temples, ils reconnoiſſoient au-deſſus de lui un Dieu créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot

de Pachacamac ne se prononçoit que rarement & avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la lune qu'ils traitoient de femme & de sœur du soleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choses ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre qu'elle anéantiroit par sa chûte. Le tonnerre qu'ils appelloient *Yalport*, les éclairs & la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la justice du soleil, & cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pous y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or & tout ce qu'ils avoient de plus précieux composoient les offrandes qu'ils faisoient au soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on présen-

toit dans une coupe du mays, eſpece de liqueur forte que les Péruviens ſavoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils buvoient juſqu'à l'ivreſſe après les ſacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple ſuperbe du ſoleil. L'*Inca* régnant, qu'on appelloit le *Capa-Inca*, avoit ſeul droit de le faire ouvrir, c'étoit à lui ſeul auſſi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges conſacrées au ſoleil y étoient élevées preſque en naiſſant, & y gardoient une perpétuelle virginité, ſous la conduite de leurs *Mamas*, ou gouvernantes, à moins que les loix ne les deſtinaſſent à épouſer des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs ſœurs, ou à leur défaut à la premiere princeſſe du ſang, qui étoit vierge du ſoleil. Une des principales occupations de ces vierges, étoit de travailler aux diadêmes des *Incas*, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient ſoumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du ſoleil. La richeſſe des métaux & des pierres précieuſes dont il étoit embelli,

le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance & le respect des Péruviens pour leurs rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le soleil étoit le pere de ces rois; mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des *Incas*.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parce qu'on en montroit la nécessité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire, arrêtoient les progrès d'une passion naissante, (a) ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supportent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celle des

(a) Voyez les cérémonies & coutumes religieuses. Dissertations sur les peuples de l'Amérique, chap. 13.

Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, philosophes de cette nation, enseignoient à la jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard, mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres, moins de connoissances, moins d'arts que nous, & cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire.

Les *Quapas* ou les *Quipos* (*a*) leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappelloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Ils leur servoient d'annales, de codes, de rituels, &c.

(*a*) Les *Quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

Ils avoient des officiers publics, appellés *Quipocomaios*, à la garde desquels les *Quipos* étoient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étoient aussi aisément traités par les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Manco-capac* avoit rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisoit en commun, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer, ni d'acier, & à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, traverser les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de géométrie qu'il en falloit pour la mesure & le partage des terres. La médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit, qu'ils avoient

une ſorte de muſique, & même quelque genre de poéſie. Leurs poëtes, qu'ils appelloient *Haſavec*, compoſoient des eſpeces de tragédies & des comédies que les fils des *Caciques*, (*a*) ou des *Curacaz* (*b*) repréſentoient pendant les fêtes devant les *Incas* & toute la cour.

La morale & la ſcience des loix utiles au bien de la ſociété, étoient donc les ſeules choſes que les Péruviens euſſent appris avec quelque ſuccès. *Il faut avouer* (dit un hiſtorien (*c*)) *qu'ils ont fait de ſi grandes choſes, & établi une ſi bonne police, qu'il ſe trouvera peu de nations qui puiſſent ſe vanter de l'avoir emporté ſur eux en ce point.*

(*a*) Caciques, eſpece de gouverneurs de Province.

(*b*) Souverains d'une petite contrée : ils ne ſe préſentoient jamais devans les *Incas* & les reines, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la province où ils commandoient.

(*c*) Puffendorf, introd. à l'hiſt.





LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZa ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attends que tu viennes briſer les chaînes de mon eſclavage ; hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La ville du ſoleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô, mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, & que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible, (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abyme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains

insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! Maître du *Yalport*, (a) fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chere, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux aient par rapport à nous de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les ténebres succedent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* (b) ;

(a) Nom du tonnerre.

(b) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servoient,

& profitant du ſilence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interprete de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes (a) s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *Quipos* ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

---

au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes & le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

(a) Dans le temple du ſoleil, il y avoit cent portes; l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux! jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple enſanglantés, l'image du ſoleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivant nos vierges éperdues, & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* (a) expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai par un mouvement naturel & preſque involontaire rangée derriere l'autel que je tenois embraſſé. Là, immobile de ſaiſiſſement, je voyois paſſer ces barbares; la crainte d'être apperçue arrêtoit juſqu'à ma reſpiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils

(a) Eſpece de gouvernantes des vierges du ſoleil.

arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que, ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (*a*) du secours & un asyle pour mes compagnes & pour moi ; mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! Ces impies oserent porter leurs mains sacrileges sur la fille du soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu pour la premiere fois le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la royauté ; (*b*) au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang & de mourans : au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une

(*a*) Nom générique des *Incas* régnans.

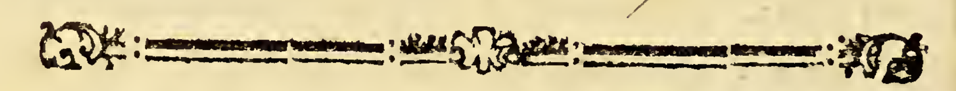
(*b*) Les vierges consacrées au soleil entroient dans le temple presque en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame : mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſede, mon cher Aza ; c'eſt aujourd'hui le ſeul tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* (*a*) fidele qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! je donnerois tous les jours que le ſoleil me

(*a*) Meſſager.

deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon cher Aza! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte, il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta préſence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de ſon retour deſſéchera mon ſang dans mes veines. O mon cher Aza! Tous les tourmens des ames tendres ſont raſſemblés dans mon cœur; un moment de ta vue les diſſiperoit; je donnerois ma vie pour en jouir.



LETTRE II.

QUe l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachacamac* (*a*) prolonge ſes années en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

(*a*) Le Dieu créateur, plus puiſſant que le ſoleil.

Les tréſors de l'amour me ſont ouverts; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enivre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir, ne ſont pas rompues! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours; ils ſont en ſûreté; je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaiſir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec tranſport la délicieuſe confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainſi que la roſe tire ſa brillante couleur des rayons du ſoleil, de même les charmes que tu trouves dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans l'ignorance à laquelle mon ſexe eſt condamné. Mais ton ame ſupérieure aux coutumes ne les a regardées que comme des abus, tu en a franchi les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu

n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* (a) ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumiere de ma vie, sans le desir de te plaire, aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le desir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déja effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jettant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon secours ; tu es instruit de mon sort, il n'est pas changé. Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'es-

(a) Philosophes Indiens.

lavage dans les honneurs qu'ils te rendent, ue dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit, tu crois sinceres les romesses que ces barbares te font faire ar leur interprete, parce que tes paroles ont inviolables ; mais moi qui n'entends as leur langage, moi qu'ils ne trouvent as digne d'être trompée, je vois leurs ctions.

Tes sujets les prennent pour des dieux, ls se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers, abandonne ton empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie

du beau droit de commander. En t'obéi[ſ]ſant, je ferai retentir ton empire de me[s] chans d'allégreſſe; ton diadême (*a*) ſer[a] toujours l'ouvrage de mes mains; tu n[e] perdras de ta royauté que les ſoins & le[s] fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang[?] Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes ſujets? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contrainte? Ne ſuis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vue; je me rappelle ce jour fortuné, où ton pere, mon ſouverain ſeigneur, te fit partager pour la premiere fois le pouvoir réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du temple; (*b*) je me re-

(*a*) Le diadême des *Incas* étoit une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des vierges du ſoleil.

(*b*) L'*Inca* régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le temple du ſoleil.

réſente le ſpectacle agréable de nos vier-
es raſſemblées, dont la beauté recevoit
n nouveau luſtre par l'ordre charmant
ans lequel elles étoient rangées, telles
que dans un jardin les plus brillantes fleurs
irent un nouvel éclat de la ſymétrie de
eurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un ſoleil levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes parts. Je ne ſais quelles étoient les penſées de mes compagnes ; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me

ſera toujours cher ! Le ſon de ta voix ainſi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames, qui ſe rencontrerent & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pu nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & ſentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime théologie de nos *Cucipatas*, (*a*) je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je

(*a*) Prêtres du ſoleil.

crus que le ſoleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, & qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'élite: (*a*) j'en ſoupirai; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles! Je ne pus ſoutenir leur préſence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton empire; (*b*) mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutu-

(*a*) Il y avoit une vierge choiſie pour le ſoleil, qui ne devoit jamais être mariée.

(*b*) Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs; & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere princeſſe du ſang des Incas, qui étoit vierge du ſoleil.

mée au nom ſacré d'épouſe du ſoleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt toi qui dans la ſuite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées, t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte? Quel Dieu pourſuit ainſi l'innocence & la vertu? ou quelle puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza!...

LETTRE III.

C'Eſt toi, chere lumiere de mes jours; c'eſt toi qui me rappelles à la vie, voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le ſoleil anime notre être, alloit s'éteindre: la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais le ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation: vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs

vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du temple du ſoleil.

Je ne ſais par quel chemin on me conduiſit, on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite ; bientôt ſuccombant à la fatigue, on me fit porter dans je ne ſais quel *Hamac* (*a*), dont le mouvement me fatiguoit preſqu'autant que ſi j'euſſe marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent ſur leurs bras dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere priſon. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les levres d'un enfant du ſoleil ? (*b*) Cette mai-

(*a*) Eſpece de lit ſuſpendu, dont les Indiens ont coutume de ſe ſervir, pour ſe faire porter d'un endroit à un autre.

(*b*) Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

ſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être, ami des hommes; car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé: ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui du *Yalpor*; notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la lune en tombant, réduira l'univers en pouſſiere. (*a*) Des cris, qui ſe joignirent

(*a*) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient à mon ame que l'idée de ſa deſtruction de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel; je tremblois pour tes jours: ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle, la force & la connoiſſance m'abandonnerent: j'ignorois encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs ſauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour

aſſer dans les régions inconnues. (a)

Te l'avouerai-je, chere idole de mon œur, fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée le ſouffrir des tourmens de toute eſpece, ccablée ſous le poids de mon horrible eſtinée, je regardai avec indifférence la n de ma vie que je ſentois approcher : e refuſai conſtamment tous les ſecours ue l'on m'offroit ; en peu de jours je ouchai au terme fatal, & j'y touchai ans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment, déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger deſſin, tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que ette ſenſation vague, que nous éprouons en nous laiſſant aller à une rêverie ndéterminée ; je n'étois preſque plus.

Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi âcheux que l'on croit ; de loin il nous effraie, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoi-

---

(a) Les Indiens croyoient qu'après la mort 'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être écompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

blis par les gradations des douleurs qu nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vive pour soi; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

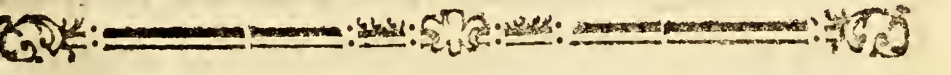
Ce fut dans un de ces délires de mon ame, que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir: je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentimens, tel qu'un lys desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare? Je jouissois de ta douleur, je l'excitois par de tristes adieux; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin,

réveillée

éveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du ſoleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.



LETTRE IV.

QUel que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi, chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en

jour il devient plus pénible ; ſi le tem
apporte quelque ſoulagement à la violence
du mal qui me dévore , il redouble les
ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir
mon ſort , il ſemble le rendre encore
plus obſcur. Tout ce qui m'environne
m'eſt inconnu , tout m'eſt nouveau , tout
intéreſſe ma curioſité , & rien ne peut la
ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre , ou
pour être entendue , l'un & l'autre me
ſont également impoſſibles. Fatiguée de
tant de peines inutiles , je crus en tarir la
ſource , en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les tenir fermés ;
efforts infructueux ! Les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée ,
ne ſoulageoient que ma modeſtie toujours
bleſſée de la vue de ces hommes , dont
les ſervices & les ſecours ſont autant de
ſupplices ; mais mon ame n'en étoit pas
moins agitée. Renfermée en moi-même ,
mes inquiétudes n'en étoient que plus
vives , & le deſir de les exprimer plus
violent.

L'impoſſibilité de me faire entendre
répand encore juſques ſur mes organes

un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux ; loin de trouver le même avantage des nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même nation ; & à la différence de leurs manieres & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être échappés des mains du créateur, au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation, que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang-froid, l'inhumanité de

leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit: l'un que j'ai jugé être le *Cacique* (*a*) à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon beaucoup de respect: l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment, où revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant: foible, mourante, & ne prononçant que

(*a*) *Cacique* est une espece de gouverneur de province.

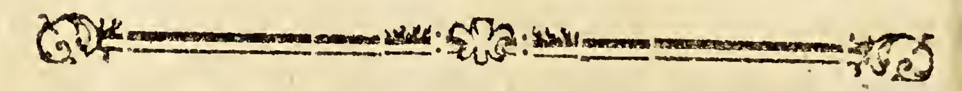
les paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems-là il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (*a*) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu, je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de tems que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ;

(*a*) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la médecine.

cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abyme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le ſoleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris, je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.



LETTRE V.

QUe j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma ten-
reſſe, mais je l'ai acheté par bien de
armes. Il ne me reſte que cette expreſſion
le mes ſentimens ; il ne me reſte que la
riſte conſolation de te peindre mes dou-
eurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à
a douceur que trouvent les malheureux à
parler de leurs peines : on croit être plaint
quand on eſt écouté, une partie de notre
chagrin paſſe ſur le viſage de ceux qui
nous écoutent ; quel qu'en ſoit le motif,
l ſemble nous ſoulager. Je ne puis me faire
entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de
la nouvelle eſpece de déſert où me réduit
l'impuiſſance de communiquer mes pen-
ſées. Entourée d'objets importuns, leurs
regards attentifs troublent la ſolitude de
mon ame, contraignent les attitudes de
mon corps, & portent la gêne juſques
dans mes penſées : il m'arrive ſouvent
d'oublier cette heureuſe liberté que la na-
ture nous a donnée de rendre nos ſenti-
mens impénétrables, & je crains quel-
quefois que ces ſauvages curieux ne de-
vinent les réflexions déſavantageuſes que
m'inſpire la bizarrerie de leur conduite,

je me fais une étude gênante d'arrange
mes penſées, comme s'ils pouvoient le
pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un au
tre moment m'avoit donnée de leur ca
ractere & de leur façon de penſer à moi
égard.

Sans compter un nombre infini de pe-
tites contradictions, ils me refuſent, mon
cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires
au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de
choiſir la place où je veux être, ils me
retiennent par une eſpece de violence
dans ce lit, qui m'eſt devenu inſuppor-
table : je dois donc croire qu'ils me re-
gardent comme leur eſclave, & que
leur pouvoir eſt tyrannique.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur
l'envie extrême qu'ils témoignent de con-
ſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils
accompagnent les ſervices qu'ils me ren-
dent, je ſuis tentée de penſer qu'ils me
prennent pour un être d'une eſpece ſupé-
rieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans
courber ſon corps plus ou moins, comme
nous avons coutume de faire en adorant
le ſoleil. Le *Cacique* ſembloit vouloir

niter le cérémonial des Incas au jour du *aymi* (*a*) : il ſe met ſur ſes genoux fort rès de mon lit, il reſte un tems conſidé-able dans cette poſture gênante : tantôt il arde le ſilence ; & les yeux baiſſés, il emble rêver profondément : je vois ſur ſon ſage cet embarras reſpectueux que nous ſpire *le grand nom* (*b*) prononcé à aute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir na main, il y porte ſa bouche avec la nême vénération que nous avons pour le acré diadême. (*c*) Quelquefois il pro-once un grand nombre de mots qui ne eſſemblent point au langage ordinaire de a nation ; le ſon en eſt plus doux, plus iſtinct, plus meſuré ; il y joint cet air ouché qui précede les larmes ; ces ſou-irs qui expriment les beſoins de l'ame ; es accens qui ſont preſque des plaintes ; nfin tout ce qui accompagne le deſir 'obtenir des graces. Hélas ! mon cher

---

(*a*) Le *Raymi*, principale fête du ſoleil, l'*Inca* : les prêtres l'adoroient à genoux.

(*b*) Le grand nom étoit *Pachacamac* ; on ne e prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ignes d'adoration.

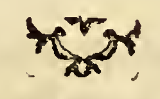
(*c*) On baiſoit le diadême de *Mançocapac*, omme nous baiſons les reliques de nos ſaints.

Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoi pas dans quelque erreur ſur mon être quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne ſeroit-elle point idolâ tre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au ſoleil ; peut-être prennent-il les femmes pour l'objet de leur culte Avant que le grand *Mancocapac* (*a*) eût apporté ſur la terre les volontés du ſoleil, nos ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir ; peut-être ces ſauvages n'éprouvent ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

(*a*) Premier légiſlateur des Indiens. Voyez l'hiſtoire des *Incas*.



LETTRE VI.

QUelle horrible ſurpriſe, mon cher
za! que nos malheurs ſont augmentés!
ie nous ſommes à plaindre! Nos maux
nt ſans remede, il ne me reſte qu'à te
apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai
ofité avec empreſſement de cette liberté;
me ſuis traînée à une petite fenêtre,
ui depuis long-tems étoit l'objet de mes
eſirs curieux; je l'ai ouverte avec préci-
itation : qu'ai-je vu! Cher amour de ma
e! Je ne trouverai point d'expreſſions
our te peindre l'excès de mon étonne-
ient, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſai-
e, en ne découvrant autour de moi que
e terrible élément, dont la vue ſeule
iit frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que
op éclairée ſur le mouvement incom-
iode de notre demeure. Je ſuis dans une
e ces maiſons flottantes, dont les Eſpa-
nols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à
os malheureuſes contrées, & dont on ne
n'avoit fait qu'une deſcription très-impar-
aite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idée funeftes font entrées dans mon ame ave cette affreufe connoiffance? Je fuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne refpire plus le même air, je n'habite plus le même élément: tu ignoreras toujours où je fuis, fi je t'aime, fi j'exifte; la deftruction de mon être ne paroîtra pas même un événement affez confidérable pour être portée jufqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déformais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait infupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

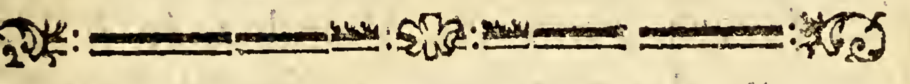
Je perds ce que j'aime: l'univers eft anéanti pour moi, n'eft plus qu'un vafte défert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendreffe, fois-en touché, permets que je meure....

Quelle erreur me féduit! Non, mon cher Aza, non, ce n'eft pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'eft la timide nature, qui, en frémiffant d'horreur, emprunte ta voix plus puiffante que la fienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en eft fait, le moyen le plus prompt

rompt me délivrera de ſes regrets....

Que la mer abyme à jamais dans ſes ots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie x mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois es derniers ſentimens de mon cœur, il 'a reçu que ton image, il ne vouloit vire que pour toi, il meurt rempli de ton mour. Je t'aime, je le ſens encore, je le is pour la derniere fois....



LETTRE VII.

AZa, tu n'as pas tout perdu, tu regnes ncore ſur un cœur; je reſpire. La vigiance de mes ſurveillans a rompu mon uneſte deſſein, il ne me reſte que la onte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne 'apprendrai point les circonſtances d'un rojet auſſi-tôt détruit que formé. Oſerois-e jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu vois été témoin de mon emportement?

Ma raiſon anéantie par le déſeſpoir e m'étoit plus d'aucun ſecours; ma vie e me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fu-

reur ! Que les points de vue ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir, on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre héroïſme, pour fruit que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, enſévelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces ſauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais quand elle me feroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danſes, leurs cris de joie, une
queur rouge, ſemblable au *Mays* (*a*)
ont ils boivent abondamment ; leur
mpreſſement à contempler le ſoleil par
ous les endroits d'où ils peuvent l'apper-
evoir, ne me laiſſeroient pas douter que
ette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur
le l'aſtre divin, ſi la conduite du *Cacique*
toit conforme à celle des autres. Mais,
oin de prendre part à la joie publique,
lepuis la faute que j'ai commiſe, il n'en
rend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus
eſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon
attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle
les ſauvages de ſa ſuite ajoutoit la con-
rainte à mon affliction ; il m'a délivrée
le leurs regards importuns, je n'ai preſ-
que plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a
des momens où je trouve de la douceur
dans ces entretiens muets ; le feu de ſes
yeux me rappelle l'image de celui que j'ai

(*a*) Le *Mays* eſt une plante dont les Indiens
font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en pré-
ſentent au ſoleil les jours de ſes fêtes, & ils en
boivent juſqu'à l'ivreſſe après le ſacrifice. *Voyez
l'hiſt. des Incas*, *T.* 2, *page* 151.

vu dans les tiens ; j'y trouve des rapport qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cett illusion est passagere, & que les regret qui la suivent sont durables ! Ils ne fini ront qu'avec ma vie, puisque je ne vi que pour toi.



LETTRE VIII.

QUand un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le *Cacique* avoit déja essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où sans le secours

le cette merveilleuſe machine mes yeux
'auroient pu atteindre.

En même tems il m'a fait entendre
ar des ſignes, qui commencent à me de-
enir familiers, que nous allons à cette
erre, & que ſa vue étoit l'unique objet
es réjouiſſances que j'ai priſes pour un
acrifice au ſoleil.

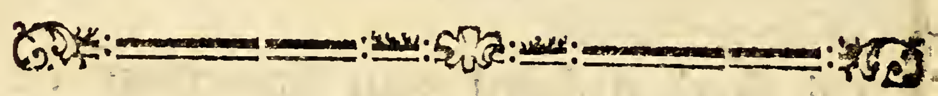
J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de
ette découverte ; l'eſpérance, comme un
rait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au
ond de mon cœur. Il eſt certain que l'on
ne conduit à cette terre que l'on m'a
ait voir, il eſt évident qu'elle eſt une por-
ion de ton empire, puiſque le ſoleil y
épand ſes rayons bienfaiſans. (*a*) Je ne
uis plus dans les fers des cruels Eſpagnols.
Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer
ous tes loix !

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce
ue j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes
eſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes
ras, un torrent de joie ſe répand dans
non ame, le paſſé s'évanouit, mes mal-

(*a*) Les Indiens ne connoiſſoient pas notre
émiſphere, & croyoient que le ſoleil n'éclairoit
ue la terre de ſes enfans.

heurs ſont finis ; ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?



LETTRE IX.

QUe les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le tems, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vue ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du tems ; & que ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems, que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſévelis dans cet abandon total, horreur de la

ature, image du néant ; les jours s'écou-
oient ſans que j'y priſſe garde ; aucun
ſpoir ne fixoit mon attention ſur leur
ongueur : à préſent que l'eſpérance en
narque tous les inſtans, leur durée me
aroît infinie, & je goûte le plaiſir en
ecouvrant la tranquillité de mon eſprit,
le recouvrer la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ou-
erte à la joie, une foule de penſées qui
'y préſentent l'occupent juſqu'à la fati-
uer. Des projets de plaiſirs & de bon-
eur s'y ſuccedent alternativement ; les
dées nouvelles y ſont reçues avec faci-
ité, celles mêmes dont je ne m'étois
oint apperçue s'y retracent ſans les
hercher.

Depuis deux jours j'entends pluſieurs
nots de la langue *cacique*, que je ne
royois pas ſavoir. Ce ne ſont encore que
es noms des objets, ils n'expriment point
nes penſées & ne me ſont point entendre
elles des autres ; cependant ils me four-
iſſent déja quelques éclairciſſemens qui
n'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du *Cacique* eſt *Déter-
ville*, celui de notre maiſon flottante,
Vaiſſeau, & celui de la terre où nous
allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée: je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton royaume; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui les compoſent, & dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bientôt évanoui; pouvoit-il ſubſiſter long-tems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vue du ſoleil? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans; le ſeul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer ſous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* (a) bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre; il portera dans ſa province le ſouvenir de Zilia; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher

(a) Les *Caciques* étoient des gouverneurs de province, tributaires des *Incas*.

Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répete souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, *oui, je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage, il me baise les mains avec transport & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entiérement sur le pays d'où il tire son

origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! Mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE X.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'ob-
et de mes deſirs, mon cher Aza, mais
e n'y vois encore rien qui m'annonce le
onheur que je m'en étois promis; tout
e qui s'offre à mes yeux me frappe, me
urprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une
mpreſſion vague, une perplexité ſtupide,
lont je ne cherche pas même à me déli-
rer; mes erreurs répriment mes juge-
nens, je demeure incertaine, je doute
reſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon
lottante, que nous ſommes entrés dans
ine ville bâtie ſur le rivage de la mer. Le
euple qui nous ſuivoit en foule me paroît
être de la même nation que le *Cacique*,
nais les maiſons n'ont aucune reſſem-
lance avec celles des villes du ſoleil : ſi
celles-là les ſurpaſſent en beauté par la
richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont
fort au-deſſus par les prodiges dont elles
ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déter-
ville m'a logée, mon cœur a treſſailli; j'ai

vu dans l'enfoncement une jeune personn habillée comme une vierge du soleil; j'a couru à elle les bras ouverts. Quelle sur-prise, mon cher Aza, quelle surpris extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même tems fort près & fort loin de moi.

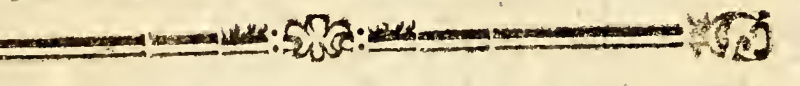
Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins

habiles

habiles de cette contrée ſont plus ſavans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *china* (a) jeune & fort vive ; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas, leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco*. (b) Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flotte toujours dans une mer d'incertitude ; mon cœur ſeul inébranlable ne deſire, n'eſpere & n'attend qu'un bonheur, ſans lequel tout ne peut être que peines.



LETTRE XI.

QUoique j'aie pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir, pour acquérir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'é-

(a) Servante ou femme de chambre.
(b) Capitale du Pérou.

tois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'eſt que les ſauvages de cette contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique* ; ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. (*a*) Si je m'en rapportois à l'oppoſition de leurs uſages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'eſpoir ; mais je me ſouviens que ton auguſte pere a ſoumis à ſon obéiſſance des provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une ? Le ſoleil paroît ſe plaire à l'éclairer ; il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

(*a*) Les terres ſe cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſances.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de ma *china* , c'eſt une foible reſſource ; ne pouvant lui faire entendre mes penſées , je ne puis former aucun raiſonnement avec elle. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage , qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où ſans cette intelligence je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue , me déplut , les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient , lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi , exciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner ſur mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet ; je reſtai donc, & portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offenſans des autres, j'eus pitié de leur foibleſſe : je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas*, (*a*) s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduiſit auprès d'une femme, qu'à ſon air fier, je pris pour la *Pallas* (*b*) de la contrée. Il lui dit pluſieurs paroles que je ſais, pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle eſt belle ! Les beaux yeux !*... Un autre homme lui répondit. *Des graces, une taille de*

(*a*) Les *Curacas* étoient des petits ſouverains d'une contrée ; ils avoient le privilege de porter le même habit que les *Incas*.

(*b*) Nom générique des princeſſes.

nymphe !..... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à-peu-près les mêmes mots ; je ne ſais pas encore leur ſignification, mais ils expriment ſûrement des idées agréables ; car en les prononçant, leur viſage étoit toujours riant.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit ; il ſe tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vue, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'obſerver, pour ne point bleſſer les uſages d'une nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces ſauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps, que par le ſon de leur voix ; ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique*, qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes : il les baiſa même au viſage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par la main, les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur eſprit par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis ſûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides ; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte pour de la ſtupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgre leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux ? Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leurs nouveautés ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE XII.

J'Ai paſſé bien du tems, mon cher Aza, ſans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choſes extraordinaires à t'apprendre : je profite d'un peu de loiſir pour eſſayer de t'en inſtruire.

Le lendemain de ma viſite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'uſage du pays. Après que ma petite *china* l'eut arrangé ſur moi à ſa fantaiſie, elle me fit approcher de cette ingénieuſe machine qui double les objets : quoique je duſſe être accoutumée à ſes effets, je ne pus encore me garantir de la ſurpriſe, en me voyant comme ſi j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajuſtement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore pluſieurs bagatelles à ma parure ; il s'ar-

rêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems ſans parler : ſa rêverie étoit ſi profonde, qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la *china*, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir ; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; & ne pouvant exprimer me ſentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter; je tachai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main, en prononçant d'une voix émue. Non.... le reſpect.... ſa vertu.... & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiege à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de ſon état, ne doutant pas que je ne lui euſſe cauſé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, & je n'oſai plus rien lui dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger; il ſe leva, nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée, ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui, ni me ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eûmes-nous paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre, où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité, où il n'y a pas aſſez d'eſpace pour marcher; mais où nous fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *china* & moi; ce petit endroit eſt agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tachois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit : ô mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays ! Je ſentis cette machine ou cabane, je ne ſais comment la nommer, je la ſentis ſe mouvoir & changer de place; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante : la frayeur me ſaiſit; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes, me raſſura en me faiſant voir par une des fenêtres, que cette machine ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hama* (*a*) d'une eſpece qui nous eſt incon-

(*a*) Nom générique des bêtes.

me, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers; quel bien j'aurois perdu!

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu, que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'administration de l'univers. Les campa-

gnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traverſons.

Les yeux parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables. On croit ne trouver des bornes à ſa vue que celle du monde entier. Cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel préſente des images, dont la pompe & la magnificence ſurpaſſent de beaucoup celle de la terre.

D'un côté, des nues tranſparentes, aſſemblées autour du ſoleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumieres, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un aſtre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive ſur les objets, qui, perdant leur activité par l'abſence du ſoleil, ne frappent plus nos ſens que d'une maniere douce, paiſible & parfaitement

ement harmonique avec le silence qui
regne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame, nous jouissons de l'univers, comme le possédant seuls, nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, & que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel & de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples & plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir, ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur

ufage. On croit voir la fraîcheur avant de la fentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciffent la lumiere qui les pénetre, & femblent frapper le fentiment auffi-tôt que les yeux.

Une odeur agréable, mais indéterminée, laiffe à peine difcerner fi elle affecte le goût (*a*) ou l'odorat ; l'air même, fans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui femble nous donner un fens de plus, fans pouvoir en défigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta préfence embelliroit des plaifirs fi purs ! que j'ai defiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres penfées, je t'aurois fait trouver dans les fentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

(*a*) J'ai cru après avoir bien réfléchi fur cette phrafe, que le terme *goût* devoit fignifier ici *palais :* en effet les odeurs agiffent fur le palais comme fur l'odorat ; ces deux fens ayant une intime communication l'un avec l'autre.





LETTRE XIII.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne produiſent que du tourment, & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde, que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a fait de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle

me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence. La maiſon qu'elle habite, eſt preſque auſſi magnifique que celle du ſoleil; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, & du même métal. (*a*) Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa, mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas

(*a*) Les lits, les chaiſes, les tables des *Incas* étoient d'or maſſif.

reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher : elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller audevant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui : il l'embraſſa, auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille à-peu-près de mon âge accourut ; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage, ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere, mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit.

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès

de la *Pallas* par respect, (*a*) je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards séveres qu'elle jettoit de tems en tems sur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espece d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa

(*a*) Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une phyſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe fait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma *china*.

Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine; je lui comptois mes chagrins, comme ſi elle eût pu m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pu y répondre; ſes larmes parloient à mon cœur; les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore de revoir Déterville à l'heure du repas; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté ſans interruption; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe: après l'avoir attendu vainement, je me couchai; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible. Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille ca-

reſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit ; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir, que j'en ſentois de n'en être point abandonnée ; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leurs diſcours, il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais ſitôt qu'ils revinrent à moi, je tachai de tirer du *Cacique* des éclairciſſemens ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme, l'épouſe de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable, que je ne m'apperçus point

qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems deſtiné au repos, à m'entretenir avec-toi; c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joie : c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE XIV.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui ſe change & ſe renouvelle à tout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées; mais ſi je perds pour quelques inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de ſauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jettant les yeux ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme me la faiſant prendre

pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*, (*a*) je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

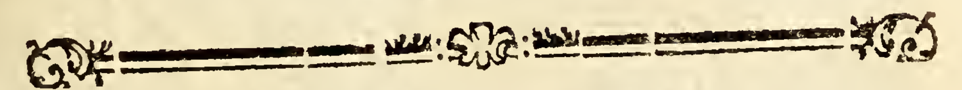
Au cri que je fis, Déterville accourut: il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune *sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa, & lui dit, en rougissant des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, & ne revint plus.

O mon cher Aza, que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des

(*a*) Prince du sang: il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

enfans du ſoleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chérement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue, & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vue ; toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.



LETTRE XV.

PLus je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les manieres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gaieté de Céline, feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant

d'humanité, que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit son tributaire. (*a*)

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce sont des pierres légeres & d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chaussure, & cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité singuliere ; les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante servent à diviser toutes

(*a*) Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, ſans effort & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me paieroit-il un tribut qu'il ſait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore, me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella*. (*a*)

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour ſavoir du *Cacique*

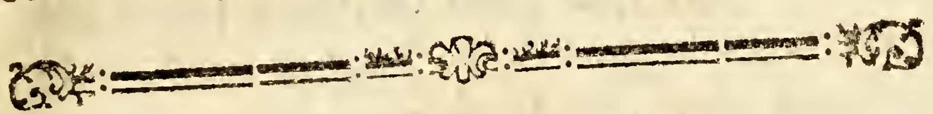
(*a*) C'eſt le nom que prenoient les reines en montant ſur le trône.

les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, c'eſt le nom de la mere de Déterville, ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe en découvrir la cauſe; & par une poſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable; la contrainte regne par-tout où elle eſt: ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Euxmêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre; c'eſt le ſeul tems où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir; & quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas! mon cher Aza, ils

ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entiere.



LETTRE XVI.

Il me reste si peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie; rien ne soulagera le poids de ton absence, j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singuliere, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reste bien peu d'espérances de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rap-

peller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un ſauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte d'exiſtence aux penſées.

Cela ſe fait en traçant avec une plume des petites figures, que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*; ces figures ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre ſauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort & du mien. Il n'en eſt point, mon cher Aza ! Auſſi ne trouverai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer

ſans relâche ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air d'y penſer ; mais en général, je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres ; cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage, ſi le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à-peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne ſont plus; (*a*) avec cette différence, que ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les inſenſés & les méchans.

Ceux qui les repréſentent crient & s'agitent comme des furieux; j'en ai vu un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs ſemblables?

Mais, peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu:

(*a*) Les *Incas* faiſoient repréſenter des eſpeces de comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

cette penſée me vient ſans la chercher ; ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits, il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.



LETTRE XVII.

JE ne ſais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis, pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine ; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre; il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas plus inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à-peu-près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ? J'en reſſentis moi-même, & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune ſauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

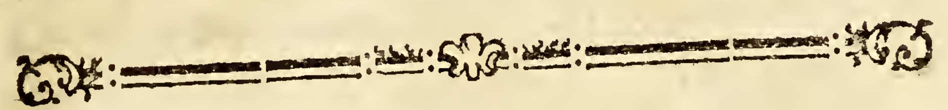
Céline qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut

ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais, hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds; ces nœuds, qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache

m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus : Aza ! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !



LETTRE XVIII.

COmbien de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! la ſoleil a fait la moitié de de ſon cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue ! quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter ! Je ne vivois que dans l'avenir, le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendreſſe. Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à

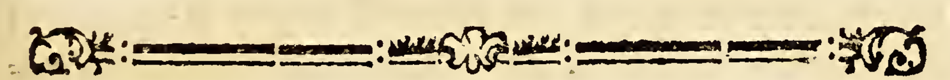
ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal , ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne , & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte , que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe ! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le ſoleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres royaumes qui le compoſent. Ne crois pas , mon cher Aza , que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables ; on ne les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non-ſeulement ſous une domination étrangere, mais ſi éloignée de ton empire , que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pu faire ? Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi ; les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter ſeront des plaiſirs pour mon cœur.



LETTRE XIX.

Je ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon ſouvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma tendreſſe ; la vivacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce

qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions; néanmoins elles ſont depuis long-tems ſi peu intéreſſantes, & ſi uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon ſouverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes, mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſais quelle vanité qu'elle tiroit,

dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent, ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon, du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du ſoleil: ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés aſſez près l'un de l'autre, pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors; c'eſt ce qu'on appelle des parloirs.

C'eſt à la faveur de cette commodité,

que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite ; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon amant, comme j'avois cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle ; c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands ſeigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

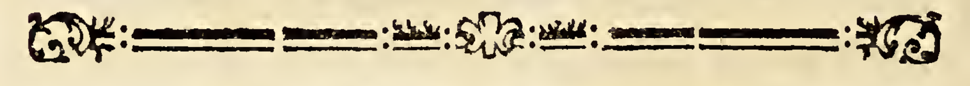
Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, & que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractere, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; & si ma tendresse réveillée par la peinture de la sienne me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus, & jusqu'à ton amour.

Ma *china* même, (je ne lui fais point d'autre nom, celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma *china*, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou si je lui impose silence, elle sort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il

ne me reſte que la ſeule & pénible ſatiſfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie, j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer, ſi je n'eſpérois te revoir. Je périrois, mon cher Aza, j'en ſuis certaine ; ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.



LETTRE XX.

JUſqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit ; cependant elles ne ſont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, cauſée par les uſages généraux de cette nation, ſi différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, en-

tiérement oppofé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* eft obligé de pourvoir à la fubfiftance de fes peuples, en Europe les fouverains ne tirent la leur que des travaux de leurs fujets; auffi les crimes & les malheurs viennent-ils prefque tous des befoins mal fatisfaits.

Le malheur des nobles, en généṅal, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur mifere réelle.

Le commun des hommes ne foutient fon état, que par ce qu'on appelle commerce, ou induftrie; la mauvaife foi eft le moindre des crimes qui en réfultent.

Une partie du peuple eft obligé pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en font fi bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils fuffifamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eft impoffible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans poffeder ce qu'on appelle du bien, il eft impoffible d'avoir de l'or; & par une inconféquence qui bleffe les lumieres naturelles, & qui impatiente la raifon, cette nation

orgueilleuſe, ſuivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du ſouverain, ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état: ce ſouverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les loix. Mais, hélas! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même! Je n'ai ni or, ni terre, ni induſtrie; je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O ciel! dans quelle claſſe dois-je me ranger?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe me ſoit étranger; quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir

de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me feroit infupportable, fi je n'efpérois qu'un jour ta générofité me mettra en état de récompenfer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eft pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeffes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la fuperficie, leur véritable fubftance eft de bois ; de même, ce qu'ils appellent politeffe, cache légérement leurs défauts fous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auffi aifément l'artifice, que celui de leurs fauffes richeffes.

Je dois une partie de ces connoiffances à une forte d'écriture que l'on appelle *livres* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, il me font fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en fait, & j'en compofe des idées que je crois juftes.

Quelques-uns de ces livres apprennent

ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Je comprends qu'ils ſont à l'ame ce que le ſoleil eſt à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire; à peine avoit-elle penſé que les livres fuſſent faits par des hommes; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrai-je jamais?

Fin de la premiere partie.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE,

Par M. DEODATI.

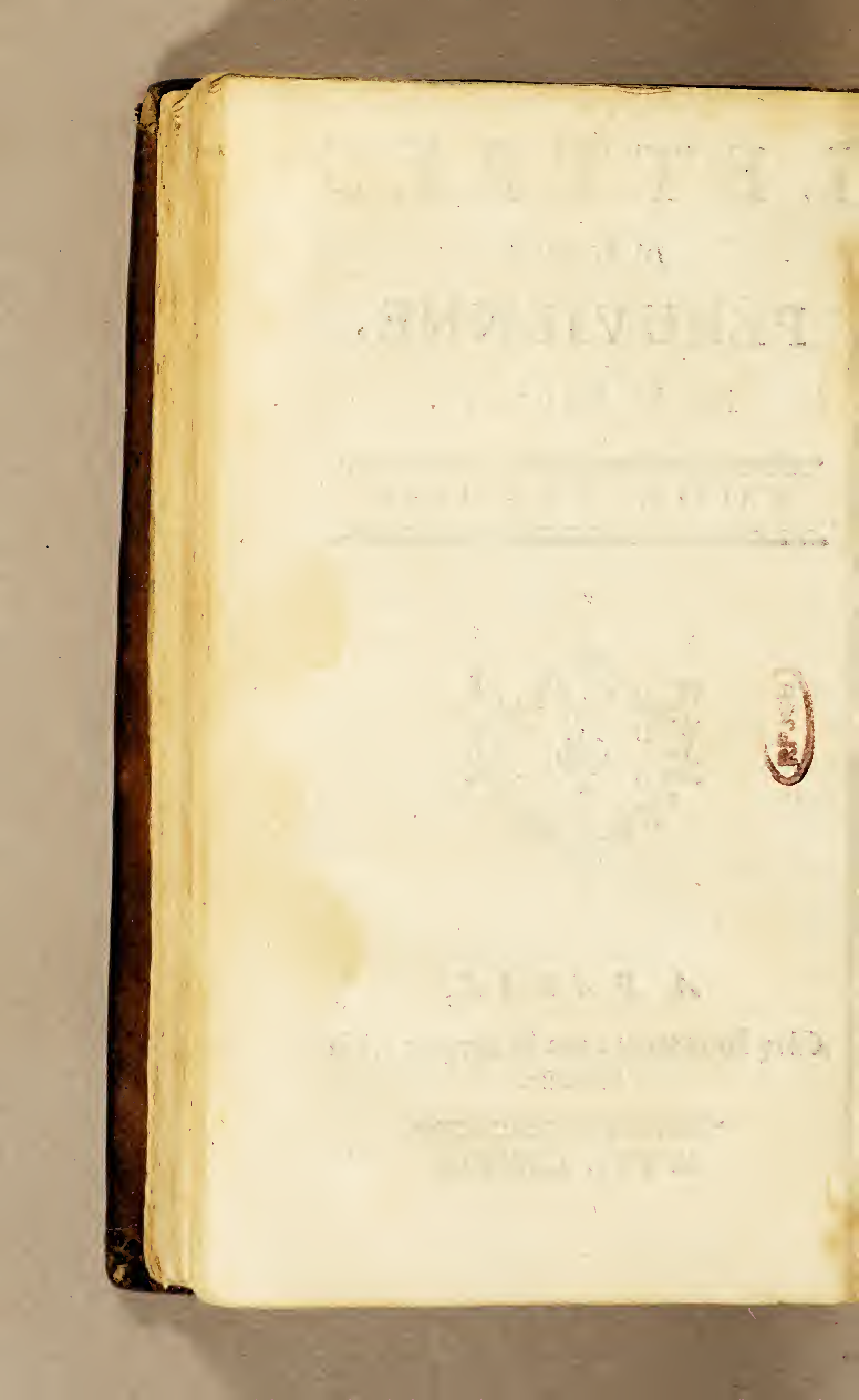
TOME SECOND.

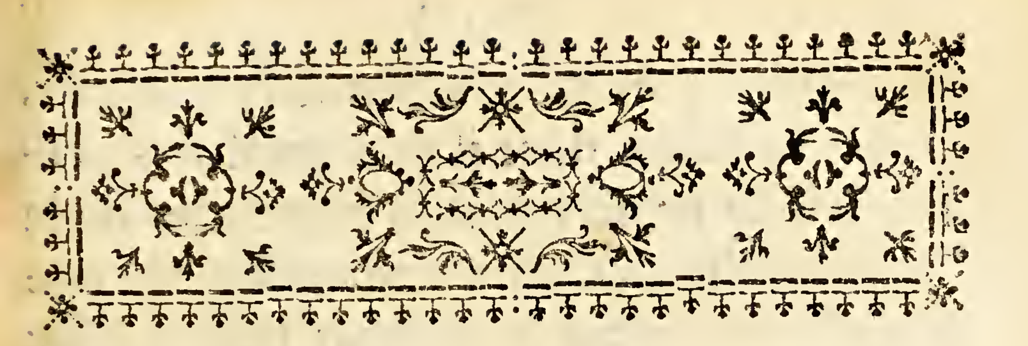


A PARIS,

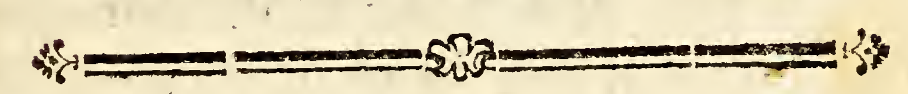
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXII.





LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.



LETTRE XXI.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux;* instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un *Amauta*, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion

de France, & m'exhorter à l'embraſſer.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'hiſtoire de *Mancocapac*, & du marais *Tiſicata* ; (*a*) la morale en eſt ſi belle, que j'aurois écouté le *Cuſipata* avec plus de complaiſance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte ſacré que nous rendons au ſoleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens ; mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon âme par le mépris de ſes opinions ? Je me contentai

(*a*) Voyez l'hiſtoire des *Incas*.

de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien, je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſipata* avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement que Déterville, par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel,

étant dans une grande considération ; pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi, comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux ; après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines ; j'attends le reſte du retour de Déterville : il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !



LETTRE XXII.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſavant *Cuſipata*, mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des

honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, ſi je l'en croyois, ces hommes ſans contredit au-deſſus des autres, par la nobleſſe & l'utilité de leur travail, reſtent ſouvent ſans récompenſe, & ſont obligés pour l'entretien de leur vie de vendre leurs penſées, ainſi que le peuple vend pour ſubſiſter les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît gueres moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction ; celle du religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convaincans, que je ne trouvai que ma

tendreſſe pour toi qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

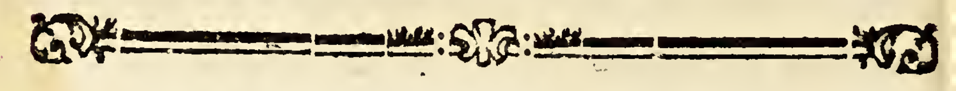
D'abord il prit une mine gaie, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer : je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres ; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours ; & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du

bien, d'être fidele à ſes engagemens; ell
défend en particulier de tenir ceux que l
ſentiment le plus pur a formés. Elle or-
donne la reconnoiſſance, & ſemble preſ-
crire l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſu
le trône de tes peres, je ſuis criminelle e
te conſervant un bien plus précieux qu
tous les empires du monde. On m'ap-
prouveroit ſi je récompenſois tes bien-
faits par les tréſors du Pérou. Dépourvu
de tout, dépendante de tout, je ne poſ-
ſede que ma tendreſſe, on veut que je te
la raviſſe; il faut être ingrate pour avoi
de la vertu. Ah, mon cher Aza! je les
trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment
de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le ſerai à
mon amour, je ne vivrai que pour toi.



LETTRE XXIII.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville; mais comme s'il ne m'étoit permis d'en goûter ſans mêlange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint myſtérieuſement l'appeller : il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus : quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'eſtime & de l'amitié ; ces ſentimens ſont preſque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances ; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins ; ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore françois lorſque Déterville partit ; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ? combien d'éclairciſſemens à lui demander ? combien de reconnoiſſances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la triſteſſe qu'en entrant j'avois remarquée ſur le viſage de Déterville, ſe diſſipoit & faiſoit place à la joie : je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore.

Hélas! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout? Cependant ma ſincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même tems que j'étois entrée, peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre; je ne ſais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue: à quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos diſcours? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma ſœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre? Je ne ſais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner, mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de

ma

ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même, ſi je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit à l'avidité de ſes regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me plonger plus cruellement dans le déſeſpoir dont je ſors ?

Vous m'étonnez, repris-je, d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ?

Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas aſſez bien le françois pour détruire mes juſtes craintes, vous ne cherchez point à me tromper, je le ſais; mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime*. Que mon ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit! Céline m'auroit-elle dit la vérité? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour...

Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au ciel des regards rem-

plis de douleur? j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, repris-je? Vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayiez choisie pour votre épouse, le hazard seul nous a joints, & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y desirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa, mais son impression auroit peut-être été aussi légere que celle de beaucoup d'autres, si la douceur

& la naïveté de votre caractere ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet objet de mon adoration ? Que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ? Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ? Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence, j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je pénétrée de la douleur sincere dont je le voyois accablé : hélas ! quel sacrifice ! Je ne sais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chere, ordonnez donc que je vive? Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je,

& je l'aimerai juſqu'à la mort. Je ne ſais, ajoutai-je, ſi vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere, mais nos uſages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres; la vérité m'eſt chere, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang-froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il! Ah, Zilia! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza?

Hélas, lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les ré-

ponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée ; elle ſerve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un ſang-froid affecté, les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre amant ; vous ſerez ſatisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire ſavoir que ſuis morte en l'aimant.

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un

amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étois demeurée debout les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abymée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler: j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le parloir.

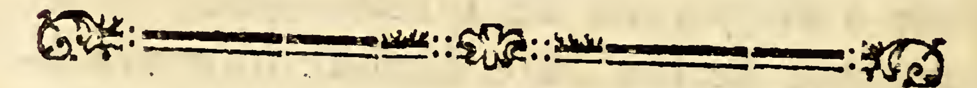
Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pu lui dire? Mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer: je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu des nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles auxquelles je voudrois, & je n'oſe donner un ſens fa-

vorable, livrerent mon ame tour-à-tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt finie, & les caractéres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſauras-tu jamais !



LETTRE XXIV.

JE pourrois encore appeller une abſence, le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si, comme je le crois, elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi ; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

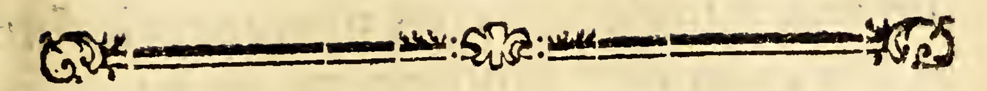
Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leurs deſtinées.

La mere de Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin ; ſes lettres ſont remplies de plain-

tes ſi tendres contre moi, d'inquiétudes ſi vives ſur ma ſanté, que quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément ſon véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lues; je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même; aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit : à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes à qui je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime!



LETTRE XXV.

QUe la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté long-tems aux preſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite, je me repentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, de la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleur. Eſt-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et ſans me donner le tems de répondre, voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont

on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens quel eſt l'excès de mon amour, & tout de ſuite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ?

Ordonnez

Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyiez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mêlange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.... quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les

bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous; je ne puis renoncer à vous voir ; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec empreſſement ; n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe: vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur ?

C'eſt vous, lui dis-je effrayée de ſa réſolution, c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville fixant ſes yeux

ſur moi, ſembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'oſois l'interrompre: nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpece de tranquillité: Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice; mais renonce-t-on de ſang-froid à la vue de tant de charmes? Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô ciel! mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort...... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza ſentir tout ſon bonheur! En même tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſe-

mens. Je ne t'écrivis point, une lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellé ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à la précieuſe lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendreſſe! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mêlange. Cependant tu as embraſſé la religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle? exige-t-elle que tu renonces à ma tendreſſe, comme celle de France voudroit que je renonçaſſe à la tienne? non, tu l'aurois rejettée. Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

C'Eſt ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée ; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoins, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidé en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Dé-

terville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſavoir ſi c'étoit par obligation ou par ſimple libéralité ; j'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos. (*a*) Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéreſſé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza, cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, avec une généroſité qui me pénetre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſés, pendant que Déterville écrivoit ! quel plaiſir d'être

(*a*) Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons, où l'on recevoit les voyageurs ſans aucun frais.

occupée des arrangemens de ton voyage; de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter!

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs que je n'y avois pas apperçues.

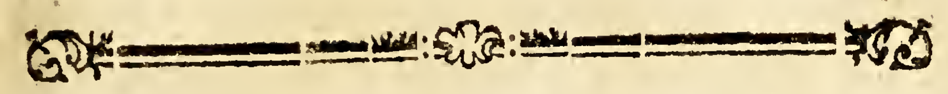
Pluſieurs circonſtances qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur: je trouve une ſatisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais; la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir; d'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du ſoleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza; quoique la ſincérité en ſoit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Aprés ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume, tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres; il m'a aſſurée que tu trouverois des interpretes pour t'expliquer les dernieres.

On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte: adieu, cher eſpoir de ma vie; je continuerai à t'écrire, ſi je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur?





LETTRE XXVII.

DEpuis que je ſais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours; ſon mariage n'eſt retardé que par les apprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé, elle commandoit déja à nos *chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie & tout ce que j'ai; c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſais que ſelon vos loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun beſoin pour exercer votre générosité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels.

Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore (*a*) autant que celui qui donne ; vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse, il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage dans le cas où je suis m'autorisoit à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offen-

(*a*) Il y a en effet pour un cœur généreux autant & peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner ; parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même, & une espece de victoire qu'il remporte sur sa vanité, que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'auteur, quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit, ne s'honore pas moins que celui qui donne.

ſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laiſſé faire, & la gaieté s'eſt rétablie entre nous ; nous avons commencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maiſon religieuſe, pour demeurer dans la ſienne quand elle ſera mariée ; mais ſi j'en ſuis crue.....

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés

blés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poſerent à terre & ſe retirerent ; je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorſque Céline me dit en me préſentant les clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement? J'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du ſoleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regrets, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos autels, je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline ; elle me tira de mon ivreſſe, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchiffraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

„ Ces tréſors ſont à vous, belle Zilia,
„ puiſque je les ai trouvés ſur le vaiſſeau
„ qui vous portoit. Quelques diſcuſſions
„ arrivées entre les gens de l'équipage
„ m'ont empêché juſqu'ici d'en diſpoſer
„ librement. Je voulois vous les préſenter
„ moi-même, mais les inquiétudes que
„ vous avez témoignées ce matin à ma
„ ſœur, ne me laiſſent plus le choix du
„ moment. Je ne ſaurois trop-tôt diſſiper
„ vos craintes, je préférerai toute ma vie
„ votre ſatisfaction à la mienne.

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même, mon cœur l'a reconnu, que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (a) préparé de ma main.

(a) Boiſſon des Indiens.

Plus riche de ce tréſor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés, je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville, mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle! Quoi! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe? Rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer, pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent; je me hâtai de les

lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages de poiſſons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs idoles des nations vaincues (*a*) par tes ancêtres, & une petite ſtatue (*b*) qui repréſentoit une vierge du ſoleil ; j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en ſouriant ; ſans une lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour lui rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *china* & la mienne, & j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

(*a*) Les Incas faiſoient dépoſer dans le temple du ſoleil les idoles des peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du ſoleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas*, tom. 1, pag. 350.

(*b*) Les Incas ornoient leurs maiſons de ſtatues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza, tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

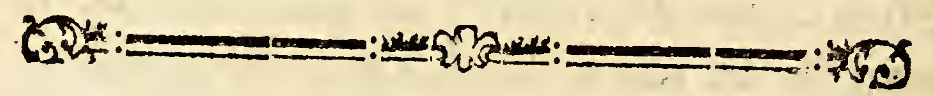
La chaiſe d'or (*a*) que l'on conſervoit dans le temple pour le jour des viſites du *Kapa-Inca*, ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du ſoleil que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au ſoleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, (*b*) des oiſeaux répandus

(*a*) Les Incas ne s'aſſeyoient que ſur des ſieges d'or maſſif.

(*b*) On a déja dit que les jardins du temple & ceux des maiſons royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

avec ſymétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins où je me ſi ſuis ſouvent entretenue de ton idée. Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui ſera à jamais la vie de ma vie.



LETTRE XXVIII.

JE n'ai pu réſiſter, mon cher Aza, aux inſtances de Céline ; il a fallu la ſuivre, & nous ſommes depuis deux jours à ſa maiſon de campagne, où ſon mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets ne me ſuis-je pas arrachée à ma ſolitude! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient ſi chere, que j'ai été forcée de les abandonner ; & pour combien de tems ? Je l'ignore.

La joie & les plaiſirs dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, ou du moins à penſer à

toi. Cependant je ne vis jamais des objets ſi nouveaux pour moi, ſi merveilleux & ſi propres à me diſtraire ; & avec l'uſage paſſable que j'ai à préſent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclairciſſemens auſſi amuſans qu'utiles ſur tout ce qui ſe paſſe ſous mes yeux, ſi le bruit & le tumulte laiſſoient à quelqu'un aſſez de ſang-froid pour répondre à mes queſtions ; mais juſqu'ici je n'ai trouvé perſonne qui en eût la complaiſance, & je ne ſuis gueres moins embarraſſée que je l'étois en arrivant en France.

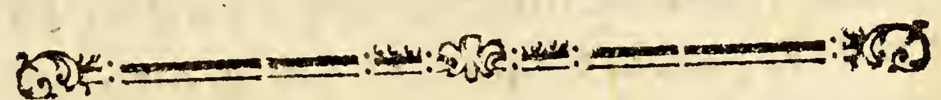
La parure des hommes & des femmes eſt ſi brillante, ſi chargée d'ornemens inutiles ; les uns & les autres prononcent ſi rapidement ce qu'ils diſent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, & celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reſte dans une eſpece de ſtupidité qui fourniroit ſans doute beaucoup à leur plaiſanterie, s'ils avoient le loiſir de s'en appercevoir ; mais ils ſont ſi occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'eſt que trop fondé, mon cher Aza, je vois ici des prodiges, dont les reſſorts ſont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maiſon, preſque auſſi grande qu'une ville, ornée comme un temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire ſi peu d'uſage, que je ne puis me défendre de penſer que les François ont choiſi le ſuperflu pour l'objet de leur culte : on lui conſacre les arts, qui ſont ici tant au-deſſus de la nature : ils ſemblent ne vouloir que l'imiter, ils la ſurpaſſent ; & la maniere dont ils font uſage de ſes productions, paroît ſouvent ſupérieure à la ſienne. Ils raſſemblent dans les jardins, & preſque dans un point de vue, les beautés qu'elle diſtribue avec économie ſur la ſurface de la terre ; & les élémens ſoumis ſemblent n'apporter d'obſtacle à leurs entrepriſes, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir & élever dans ſon ſein les plantes des climats les plus éloignés, ſans beſoin, ſans néceſſités apparentes que celles d'obéir aux arts & d'orner l'idole du ſuperflu. L'eau ſi facile à diviſer, qui ſemble n'avoir de conſiſtance que par les vaiſſeaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle eſt de ſuivre toutes ſortes de pentes, ſe trouve forcée

ici à s'élancer rapidement dans les airs, ſans guide, ſans ſoutien, par ſa propre force, & ſans autre utilité que le plaiſir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à ſon pouvoir deſtructeur, dirigé docilement par une puiſſance ſupérieure, prendre toutes les formes qu'on lui preſcrit; tantôt deſſinant un vaſte tableau [illegible] ciel obſcurci par l'abſence du ſoleil, & tantôt nous montrant cet aſtre divin deſcendu ſur la terre avec ſes feux, ſon activité, ſa lumiere éblouiſſante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza! quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petiteſſe; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.



LETTRE XXIX.

Ce n'eſt pas ſans un véritable regret, mon cher Aza, que je paſſe de l'admiration du génie des François au mépris de l'uſage qu'ils en font. Je me plaiſois de

bonne foi à eſtimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuſer à l'évidence de ſes défauts.

Le tumulte s'eſt enfin appaiſé, j'ai pu faire des queſtions, on m'a répondu ; il n'en faut pas davantage ici pour être inſtruit au-delà même de ce qu'on veut ſavoir. C'eſt avec une bonne foi & une légéreté hors de toute croyance, que les [illegible] les ſecrets de la perverſité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni fineſſe, ni pénétration pour démêler, que leur goût effréné pour le ſuperflu a corrompu leur raiſon, leur cœur & leur eſprit, qu'il a établi des richeſſes chimériques ſur les ruines du néceſſaire, qu'il a ſubſtitué une politeſſe ſuperficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon ſens & la raiſon, par le faux brillant de l'eſprit.

La vanité dominante des François eſt celle de paroître opulens. Le génie, les arts, & peut-être les ſciences, tout ſe rapporte au faſte, tout concourt à la ruine des fortunes ; & comme ſi la fécondité de leur génie ne ſuffiſoit pas pour multiplier les objets, je ſais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens ſolides & agréables, que

la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles & ſans uſage, qui font l'ornement de leurs maiſons, les parures éblouiſſantes dont ils ſont couverts, & juſqu'aux mets & aux liqueurs qui compoſent leur repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces ſuperfluités, ſi les François avoient des tréſors pour y ſatisfaire, ou qu'ils n'employaſſent à contenter leur goût, que ce qui leur reſteroit, après avoir établi leurs maiſons ſur une aiſance honnête.

Nos loix, les plus ſages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractériſent la naiſſance ou les richeſſes, & qu'à la rigueur on pourroit nommer du ſuperflu; auſſi n'eſt-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut ſoutenir ſans manquer à l'humanité & à la juſtice, qui me paroît un crime; en un mot, c'eſt celui dont les François ſont idolâtres, & auquel ils ſacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une claſſe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à

ſon plus haut degré de ſplendeur, ſans manquer au devoir du néceſſaire. Les grands ont voulu les imiter, mais ils ne ſont que les martyrs de cette religion. Quelle peine ! quel embarras ! quel travail pour ſoutenir leur dépenſe au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de ſeigneurs qui ne mettent en uſage plus d'induſtrie, de fineſſe & de ſupercherie pour ſe diſtinguer par de frivoles ſomptuoſités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur & de talens utiles à l'état, pour illuſtrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impoſe, mon cher Aza ; j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens ſe diſputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de ſubtilité & d'adreſſe dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les ſuperfluités dont ils ſe parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du néceſſaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inſpireroient-ils pas pour toute la nation, ſi je ne vois d'ailleurs que les François pechent plus communément faute d'avoir une idée juſte des choſes, que faute de droiture ; leur légéreté exclut preſque toujours le raiſonnement. Parmi eux, rien n'eſt

n'eſt grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les conſéquences déshonorantes de ſa conduite. Il faut paroître riche ; c'eſt une mode, une habitude, on la ſuit : un inconvénient ſe préſente, on le ſurmonte par une injuſtice : on ne croit que trop triompher d'une difficulté, mais l'illuſion va plus loin.

Dans la plupart des maiſons l'indigence & le ſuperflu ne ſont ſéparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une maniere bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté ſe fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens de la concilier avec la fauſſe opulence : le chagrin & l'humeur préſident à ces entretiens, qui finiſſent ordinairement par le ſacrifice du néceſſaire, que l'on immole au ſuperflu. Le reſte du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement & preſque un autre être, ébloui de ſa propre magnificence, on eſt gai, on ſe dit heureux ; on va même juſqu'à ſe croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faſte avec le plus

d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dotoient leurs filles, & ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza ! malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens : mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, & je n'ai trouvé au-

tour de moi que les François insensés de ce tems-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, & l'humanité dans le cœur: cela peut être; mais à présent ce qu'ils appellent politesse, leur tient lieu de sentiment; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement;

on les pouſſe juſqu'à la puérilité ; j'aurois honte à t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout ſavoir d'une nation ſi ſinguliere. On manqueroit d'égards pour ſes ſupérieurs, & même pour ſes égaux, ſi, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familiérement avec eux, on ſatisfaiſoit aux beſoins d'une ſoif preſſante, ſans avoir demandé autant d'excuſes que de permiſſion. On ne doit pas non plus laiſſer toucher ſon habit à celui d'une perſonne conſidérable, & ce ſeroit lui manquer, que de la regarder attentivement ; mais ce ſeroit bien pis, ſi on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que j'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de conſidération, qui veut preſque dire de l'eſtime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération auſſi-tôt déſavouée que prononcée, eſt le fonds inépuiſable de la converſation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment ſuperflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention de perſuader qu'ils n'en font point. C'eſt avec des flatteries outrées qu'ils proteſtent de la

ſincérité des louanges qu'ils prodiguent; & ils appuient leurs proteſtations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le ſentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empreſſement à parler, que la ſimplicité de mes expreſſions doivent leur paroître inſipides! Je ne crois pas que mon eſprit leur inſpire plus d'eſtime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande ſagacité à ſaiſir les différentes ſignifications des mots, & à déplacer leur uſage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent, par la ſubtilité des penſées ſouvent impénétrables, ou bien en dérober l'obſcurité ſous l'abondance des expreſſions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres: *Que l'eſprit du beau monde conſiſte à dire agréablement des riens, à ne ſe pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi on ne le ſait excuſer par les graces du diſcours; à voiler enfin la raiſon, quand on eſt obligé de la produire.*

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon ſens & la raiſon, qui ſont regardés comme le néceſſaire de l'eſprit, ſont mépriſés ici, comme tout ce

qui eſt utile ? Enfin, mon cher Aza, ſois aſſuré que le ſuperflu domine ſi ſouverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, eſt pauvre, qui n'a que des vertus, eſt plat, & qui n'a que du bon ſens, eſt ſot.

LETTRE XXX.

LE penchant des François les porte ſi naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de ſa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promeſſe qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ſes ſentimens, il évite avec une attention marquée de ſe rencontrer auprès de moi. Obligés de nos voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

Quoique la compagnie ſoit toujours fort nombreuſe & fort gaie, la triſteſſe regne ſur ſon viſage. Il eſt aiſé de deviner que ce n'eſt pas ſans violence qu'il ſubit la loi qu'il s'eſt impoſée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur les intérêts de mon cœur,

que je ne puis lui pardonner ſon affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger ſur la lettre qu'il a écrite en Eſpagne, & ſavoir ſi elle peut être arrivée à préſent ; je voudrois avoir une idée juſte du tems de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une eſpérance fondée eſt un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle eſt bien plus chere, quand on en voit le terme.

Aucun des plaiſirs qui occupent la compagnie ne m'affecte ; ils ſont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de ſon nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reſte de la compagnie ne m'eſt agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres ſur les différens objets de ma curioſité, & je n'en trouve pas toujours l'occaſion. Ainſi ſouvent ſeule au milieu du monde, je n'ai d'amuſemens que mes penſées ; elles ſont toutes à toi, cher ami de mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon ame, de mes plaiſirs & de mes peines.



LETTRE XXXI.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ! quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son époux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensévelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il,

c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous; mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche; par pitié pour moi, je me ſuis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur; cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, aſſeyez-vous; je ſuis bien-aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits.... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour: pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit; je veux.... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flatteuſe pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitié. A meſure que j'ai démêlé votre caractere, je me ſuis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe, comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du ſoleil s'honoreroit de vos ſentimens, votre raiſon eſt preſque celle de la nature : combien de motifs pour vous chérir ! Juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez gênent l'expreſſion des miens ; ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarraſſent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur, qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah, Déterville ! que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe redoublent mes regrets ! Quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte ! Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre ! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur ? Faut-il encore vaincre des ſentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui,

lui dis-je ; cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éleve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre, reprit-il douloureuſement ? N'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant, j'irai loin de vous adorer votre idée ; elle ſera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les ſanglots étoufferent ſa voix, il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage ; j'en répandois moi-même : auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur, je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes : non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami, contentez-vous des ſentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime preſque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec tranſport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus ſenſibles ? Un mortel poiſon détruira-t-il ſans ceſſe le charme que vous répandez ſur vos paroles ? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaiſſement

je

je me plonge! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme, adieu, vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent; puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles ne jetta-t-il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Eſpagne; enfin, oſerai-je le prononcer! que tu ne fuſſes infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres inſtances; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes; cependant les réflexions que je fis ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légéreté avec laquelle tu avois changé de religion, jetterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois, ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible; pour la premiere fois, je craignis de perdre ton cœur.

Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel ſoupçon ne ſouille la pureté de mon cœur ! Non, je ſerois ſeule coupable, ſi je m'arrêtois un moment à cette penſée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta conſtance. Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement, il me quitta déſeſpéré. Aza, je t'aime ſi tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXXII.

QUe ton voyage eſt long, mon cher Aza ! que je deſire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore enviſagé ; & je me garde bien de faire là-deſſus aucune queſtion à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du ſien diminue beaucoup la pitié que j'avois de ſes peines,

& le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours. Je demeure avec Céline, dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la derniere ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particuliérement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse; tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction; je n'ai vu à la campagne qu'une espece de société particuliere; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation

entiere, & que je puis l'examiner ſans obſtacles.

Les devoirs que nous rendons conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures, & jamais ſur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il ſoit abſent; alors on dit librement tout le mal que l'on en penſe, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas.

Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception ; de même leur confiance réciproque eſt ſans bornes. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans ; je ſerois plus injuſte qu'eux, ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât ſans attendriſſement le récit que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leur conduite.

Tel qui penſe bien d'un abſent, en mé-

dit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule; & tel est ridicule par état, qui seroit un modele de perfections, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entr'eux, les vices sont artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à-peu-près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans. Ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils gueres estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, & la vertu pour premier mobile.



LETTRE XXXIII.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumiere qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes, que les étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en même tems ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou, ſi tu veux, de leur vertu, (car juſqu'ici je ne leur en ai gueres découvert d'autres) regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelque inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé,

peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre ; nos loix y sont conformes. (*a*) Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les loix, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entr'eux,

---

(*a*) Les loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant. Cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques diſcours contre lui, ou à ſe bannir de la ſociété, s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que ſi les femmes étoient autoriſées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même maniere dont ils ſont obligés de ſe venger de la plus légere inſulte ; tel que l'on voit reçu & accueilli

dans la société, ne seroit plus, ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominent entiérement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre éclaircissement; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits; je ferai mes efforts pour le découvrir; mon propre intérêt m'y engage: ô mon cher Aza! quelle seroit ma douleur, si à ton arrivée on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE XXXIV.

IL m'a fallu beaucoup de tems, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont, & ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite & de la vertu; mais il faudroit que la na-

ture les fît ainſi, car l'éducation qu'on leur donne eſt ſi oppoſée à la fin qu'on ſe propoſe, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconſéquence françoiſe.

On ſait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inſpirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame, qui leur forme un caractere décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge, les enfans ne paroiſſent deſtinés qu'au divertiſſement des parens, & de ceux qui les gouvernent. Il ſemble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe ſur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fauſſes de ce qui ſe préſente à leur ſens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur ſenſibilité & leur foibleſſe naturelle, par une puérile compaſſion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne ſais quelles ſont les ſuites de l'éducation qu'un pere donne à ſon fils ; je ne m'en ſuis pas informée. Mais je ſais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des inſtructions,

on les enferme dans une maiſon religieuſe, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le ſoin d'éclairer leur eſprit à des perſonnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui ſont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoiſſent pas.

Les principes de la religion, ſi propres à ſervir de germe à toutes les vertus, ne ſont appris que ſuperficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité ne ſont pas inſpirés avec plus de méthode. Ils conſiſtent dans des petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de ſévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'eſt le premier joug dont on ſe défait en entrant dans le monde; & ſi l'on en conſerve encore quelques uſages, à la maniere dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'eſt qu'une eſpece de politeſſe, que l'on rend par habitude à la divinité.

D'ailleurs, rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît preſque point en France le reſpect pour ſoi-même, dont on prend tant de ſoin de remplir le cœur de nos vierges. Ce ſentiment généreux qui

nous

nous rend le juge le plus févere de nos actions & de nos penfées, qui devient un principe fûr quand il eft bien fenti, n'eft ici d'aucune reffource pour les femmes. Au peu de foin que l'on prend de leur ame, on feroit tenté de croire que les François font dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refufent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du vifage, compofer l'extérieur, font les points effentiels de l'éducation. C'eft fur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens fe glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de fe pénétrer de confufion pour une faute commife contre la bonne grace : ils ne leur difent pas que la contenance honnête n'eft qu'une hypocrifie, fi elle n'eft l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite fans ceffe en elles ce méprifable amour-propre, qui n'a d'effets que fur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'eft fatisfait que par l'eftime. On borne la feule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans, en leur préfentant fans ceffe la certitude de plaire, pour récompenfe de la gêne & de la contrainte

qu'on leur impoſe ; & le tems le plus précieux pour former l'eſprit eſt employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'uſage dans la jeuneſſe, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'eſt pas tout, mon cher Aza, l'inconſéquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître, ils ne leur donnent pas même une idée juſte des termes qui les déſignent. Je tire tous les jours plus d'éclairciſſemens qu'il ne m'en faut là-deſſus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes perſonnes, dont l'ignorance ne me cauſe pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu juſqu'ici.

Si je leur parle de ſentimens, elles ſe défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoiſſent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot *bonté*, que la compaſſion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être ſouffrant, & j'ai même remarqué qu'elles en ſont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec nobleſſe & diſcerne-

ment, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur eſt totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la diſcrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les ſecrets frivoles qu'elles ont ſurpris, ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont aucune idée de cette diſcrétion circonſpecte, délicate & néceſſaire, pour ne point être à charge, pour ne pas bleſſer perſonne, & pour maintenir la paix dans la ſociété.

Si j'eſſaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, ſans laquelle les vertus mêmes ſont preſque des vices: ſi je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, ſi peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriſer & à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras, qu'elles me ſoupçonnent de parler la langue péruvienne, & que la ſeule politeſſe les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne ſont pas mieux inſtruites ſur la connoiſſance du monde, des hommes & de la ſociété. Elles ignorent juſqu'à l'uſage de leur langue naturelle; il eſt rare qu'elles la parlent correctement, & je ne m'apperçois qu'avec une extrême ſurpriſe, que je

ſuis à préſent plus ſavante qu'elles à cet égard.

C'eſt dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine ſorties de l'enfance. Dès-lors il ſemble au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il ſeroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans ſon appartement, y reçoit ſans contrainte les compagnies qui lui plaiſent. Ses occupations ſont ordinairement puériles, toujours inutiles, & peut-être au-deſſous de l'oiſiveté. On entretient ſon eſprit tout au moins de frivolités malignes ou inſipides, plus propres à la rendre mépriſable que la ſtupidité même. Sans confiance en elle, ſon mari ne cherche point à la former au ſoin de ſes affaires, de ſa famille & de ſa maiſon. Elle ne participe au tout de ce petit univers, que par la repréſentation. C'eſt une figure (*a*) d'ornement pour amuſer les cu-

(*a*) Le lecteur conviendra avec moi, que le mot italien *pittura* ne ſied pas mal aux femmes de qualité.

rieux : auſſi, pour peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût de la diſſipation, elle donne dans tous les travers, paſſe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la jeuneſſe en faveur de ſes agrémens.

Quoique je te diſe la vérité avec toute la ſincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en eſt d'aſſez heureuſes nées pour ſe donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs, & les agrémens honnêtes de leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout le monde ; mais le nombre de celles-là eſt ſi borné, en comparaiſon de la multitude, qu'elles ſont connues & révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me ſemble que les femmes naiſſent ici bien plus communément que chez nous, avec toutes les diſpoſitions néceſſaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus ; mais comme s'ils en conve-

noient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne pût ſupporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre mépriſables, ſoit en manquant de conſidérations pour les leurs, ſoit en ſéduiſant celles des autres.

Quand tu ſauras qu'ici l'autorité eſt entiérement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne ſoient reſponſables de tous les déſordres de la ſociété. Ceux qui par une lâche indifférence laiſſent ſuivre à leurs femmes le goût qui les perd, ſans être les plus coupables, ne ſont pas les moins dignes d'être mépriſés; mais on ne fait pas aſſez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuſe & indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne feroient-elles pas révoltées contre l'injuſtice des loix qui tolerent l'impunité des hommes, pouſſée au même excès que leur autorité? Un mari, ſans craindre punition, peut avoir pour ſa femme les manieres les plus rebutantes; il peut diſſiper en prodigalités auſſi criminelles qu'exceſſives, non-ſeulement ſon bien, celui de ſes enfans,

mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec les prodigalités. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légere infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conserver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence & les dégoûts dont la plupart sont accablés. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, & nous le sentons plus vivement & par degré, à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, & accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bon-

heur d'un autre. C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt ton amour extrême, c'eſt la franchiſe de nos cœurs, la ſincérité de nos ſentimens, qui m'ont dévoilé les ſecrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce ſage & doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux, mais elle partage ſans crime & ſans ſcrupule ſon affection entre pluſieurs objets: l'amour qui donne & qui exige une préférence excluſive, nous préſente une idée ſi haute, ſi ſatisfaiſante de notre être, qu'elle ſeule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui ſe manifeſte dans tous les âges, dans tous les tems, dans tous les états; & le goût naturel pour la propriété acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la poſſeſſion d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, eſt un des ſentimens les plus agréables que nous éprouvions: quel doit être celui qui nous aſſure la poſſeſſion d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui ſe donne volontairement en échange du plaiſir de poſſéder en nous les mêmes avantages?

S'il eſt donc vrai, mon cher Aza, que le deſir dominant de nos cœurs ſoit celui d'être honoré en général & chéri de quel-

qu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconféquence les François peuvent efpérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offenfante de fon mari, ne cherche pas à fe fouftraire à l'efpece d'anéantiffement qu'on lui préfente fous toutes fortes de formes? Imagines-tu qu'on puiffe lui propofer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite? Pourrois-tu comprendre fur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes fe difpenfent, en leur refufant les lumieres & les principes néceffaires pour les pratiquer?

Mais ce qui fe conçoit encore moins, c'eft que les parens & les maris fe plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la caufe de race en race, avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaife éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs fi féduifante ne nous dégoûtent point de la naïve fimplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon foutien dans le chemin de la vertu, & moi celle où je fuis de conferver ton eftime & ton amour en imitant mon modele.

LETTRE XXXV.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! Mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer personne.

Cette maison trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez

une de ces fées (*a*) dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible, ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Mais avant toutes choſes, ajouta-t-elle, il faut que vous ſigniez le conſentement que vous donnez, ſans doute, à cette propoſition. Ah! volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaiſanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier déja écrit ; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine ; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un re-

---

(*a*) Déités ſubalternes.

pas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie ; il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein : d'un commun accord nous réſolûmes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſymétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin. Aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons où j'entendis, avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la ſienne,

ne, mettre un genou en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur ſouveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon, dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois ſi peu; d'ailleurs, tout ce qui ſe paſſoit avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette penſée en produiſit une infinité d'autres: mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole: ſi ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle étoit ſi embarraſſante pour moi, que Déterville en fut touché; il fit un ſigne à ſa ſœur, elle ſe

leva après avoir donné quelques pieces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur diſant que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux; elle me propoſa enſuite de faire un tour de promenade dans le bois; je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe; mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante: Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je! Ah, Céline! eſt-ce là ce que vous m'aviez promis? Vous pouſſez trop loin l'outrage ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement; ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuyeuſes formalités dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépendante? Vous avez ſi-

gné ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah, mon aimable amie! m'écriai-je en me jettant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux, pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver son frere & son mari. Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions. Je lui tendis la main; il la baisa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente: j'en fus attendrie jusqu'à en verser des larmes. Le mari de Céline, moins inté-

reſſé que nous à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie ; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon, pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi ſûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſymétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivreſſe de joie, qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut dans une aſſez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Je m'en ſervis pour ouvrir précipi-

tamment une porte que l'on me montra, & je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du soleil suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude ; & des meubles commodes assortis aux peintures la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie & mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia,

que la chaiſe d'or ne ſe trouve point dans ce nouveau temple du ſoleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret ; mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe. Voici, me dit-il en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une caſſette remplie de pieces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſavez, continua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance, & l'admiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que

nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je desire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

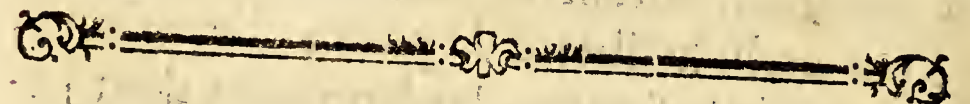
En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du soleil; c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler; j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur!

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîné. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi; je badinois sur mon autorité & mon opulence; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité quand je pourrai l'habiter avec toi !



LETTRE XXXVI.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems. Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; & par le calcul du tems & du lieu

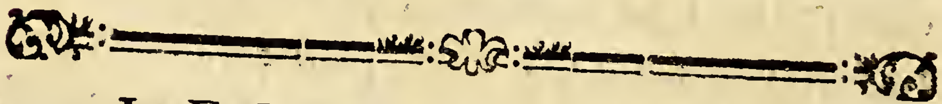
où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin, qu'il n'y a plus de tems à meſurer juſqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus héſité de me dire tout le reſte de ſes arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te deſtine : tu logeras ici juſqu'à ce qu'unis enſemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous ſéparera, Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de ſa généroſité.

Après cet éclairciſſement, je ne cherche plus d'autre cauſe à la triſteſſe qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à ſa douleur, je lui ſouhaite un bonheur qui ne dépende point de mes ſentimens, & qui ſoit une digne récompenſe de ſa vertu. Je diſſimule même une partie des tranſports de ma joie, pour ne pas irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur, pour le renfermer entiérement. Ainſi, quoique je te croie fort près de moi, que je treſſaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne

laisse pas de continuer à t'écrire : il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre : pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ? Hélas ! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce tems est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom est doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement.



LETTRE XXXVII.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

AVez-vous pu, monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances

ſi agréables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! Mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions : non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prieres, le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ! Je romprois une ſi tendre union !

Je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable : vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler ; & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru ſi redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'eſt plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. L'effroi de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offenſante avec laquelle il ſe propoſe de ne faire en France qu'un ſéjour de peu de durée, la curioſité qui l'entraîne

traîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne ſerez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent ; elle eſt le ſeul aſyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines ? La généroſité, juſqu'ici la plus forte de vos paſſions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire, cette foibleſſe ſeroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, ſi vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE XXXVIII.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

SI vous n'étiez pas la plus noble des créatures, monſieur, j'en ſerois la plus humiliée. Si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de

mon déſeſpoir ? Mais, hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? Tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza infidele ! que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame !..... mon ſang ſe glace....un torrent de larmes.....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle religion qui autoriſe le crime qu'il commet : elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſ-

truite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des loix qui dans toutes autres choſes me paroiſſent ſi pures & ſi ſages; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus : ah ! malheureuſe....

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France, que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens, que pour me rendre une liberté que je déteſte, que pour m'ôter la vie.

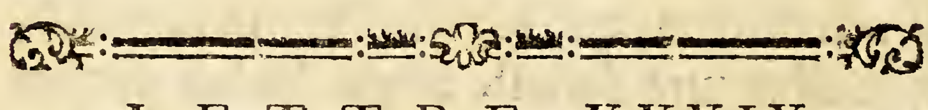
Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui; il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe, & qu'il m'aime.

Vous ſaviez mon malheur, pourquoi ne

me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons, qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serai à présent..... O Dieux, sauvez-moi cette horrible image !....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.



LETTRE XXXIX.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

PUisque vous vous plaignez de moi, monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré map ropre existence, j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi,

en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeste souvenir ?

Il est parti, je ne le verrai plus! il me fuit! il ne m'aime plus, il me l'a dit: tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne!

Heureuses Françoises, on vous trahit, mais vous jouissez long-tems d'une erreur qui feroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut?

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza; tu les a vus baignés de mes larmes, & ta fuite..... Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse..... Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue; ce que n'a pu faire le

désordre de mon désespoir, votre raison capable de persuader l'auroit obtenu; peut-être Aza seroit encore ici. Mais déja arrivé en Espagne, au comble de ses vœux... Regrets inutiles, désespoir infructueux..... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XL.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

RAssurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que, moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé; quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remede, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets;

s'il en reſte dans mon cœur, ils ne ſont dus qu'aux peines que je vous ai cauſées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raiſon. Hélas! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance : que peut-elle ſur une ame déſolée ? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous ; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier deſir que m'inſpira la nature fut de me retirer dans la ſolitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire ; j'y trouve des ſecours contre le déſeſpoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur, ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me traçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiege ſur lequel il s'aſſit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, juſqu'à ſon ombre

effacée d'un lambris où je l'avois vue ſe former, tout faiſoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable ſœur.

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſente à mon eſprit, c'eſt ſous le même aſpect où je le voyois alors. Je crois y attendre ſon arrivée. Je me prête à cette illuſion autant qu'elle m'eſt agréable : ſi elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; inſenſiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuſe vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma triſteſſe.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté ſe préſentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu ſur ma raiſon. Je me prête à mes foibleſſes ; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon eſprit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent pas les remedes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indé-

pendance & la ſolitude où je vis : du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour m'en convaincre : la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle ſans partage & ſans retour ?



LETTRE XLI.

Au chevalier Déterville, à Paris.

JE reçois preſque en même tems, monſieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que je me faſſe de vous revoir, il ne peut ſurmonter le chagrin que me cauſe le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à ſa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi, que vous démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit; puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! Mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés: je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui! tout ce que l'amitié inspire de sentimens, est à vous; vous ne les partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets, j'y serai fidelle; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma sincérité; l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a

développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza, le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer, & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance ſait auſſi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il eſt *mille* moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité, je le reprendrai, en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant ; vous jouirez de votre ouvrage. Je tacherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline, en nous partageant ſa tendreſſe, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſtera-t-il à deſirer ?

Vous craignez en vain que la ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuſe que par

l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être, ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature.

Renoncez aux ſentimens tumultueux, deſtructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables, venez-en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Fin de la ſeconde & derniere partie.





